

Désordre... ou vie ?

C. Berteloot

Une camarade m'écrit :

« Le matin, en classe, certains me racontent une histoire, d'autres préfèrent la dessiner. J'ai 33 élèves de 3 à 6 ans. Cette échelle me demande un travail individualisé, mais je suis très gênée par le fait que l'histoire est racontée, avant que le dessin d'un autre ne soit exécuté, ce qui crée un certain désordre... Quand nous pouvons écrire le texte libre choisi, certains enfants ne sont pas prêts, je les laisse poursuivre leurs occupations, mais ensuite ils ne s'intéressent pas au travail du texte... *Comment faire pour obtenir une certaine homogénéité ?* ».

Essayons de suite de résoudre le problème des 3 ans... les 3 à 4 n'ont absolument pas les mêmes intérêts que les 5 à 6. Je pense que quelque soit l'installation des lieux il est indispensable que ces petits aient leur coin, un coin à l'intérieur duquel ils trouveront les activités répondant aux besoins de leur âge (papier, crayon, bois couleur à billes, découpage, pâte à modeler, fusains, craies d'art, ateliers de peinture particuliers avec volumes de rangements à leur portée : corbeilles, boîtes, caisses à oranges ou autres, peintes ou habillées de plastique, faciles à nettoyer), de l'ordre desquels ils sont responsables, des grands les aidant à assumer leur responsabilité. Ils s'installeront dans ce coin, où, sûrs de trouver réponses à leurs problèmes, ils pourront même en travaillant, « se brancher » sur la table d'écoute des grands

lorsque un intérêt les sollicitera et y apporter leur avis. Ils retourneront en toute quiétude à leur coin dès qu'aura cessé l'intérêt qui les avait « sorti » de leur champ d'action.

Venons en à l'autre problème :

Le désordre que crée le fait que les uns dessinent une histoire, alors que d'autres la racontent : le dessin n'est pas terminé, l'histoire est racontée...

Eh ! Oui ! Quand je vous disais qu'on ne peut ainsi disséquer, partager la vie, qu'en dépit de nous, elle se manifeste, malgré une volonté bien déterminée de l'ignorer (il faut bien une « certaine homogénéité » dit ma correspondante). Elle pénètre, insidieuse, créant en chacun de nous, un malaise ! Ce malaise né du mouvement de la vie venant troubler l'ordre formel, nous agace, nous irrite souvent. L'ordre formel nous a si profondément marqué qu'il nous faut bien souvent, faire taire le vieil homme qui demeure en chacun de nous, imbibé de préceptes traditionnels, et se régit encore, ajoutant à notre angoisse, à nos inquiétudes.

Une expérience

Alors, que faire ? Chacun réagit suivant son tempérament. Je ne puis vous exposer que ce que je connais et ne vous indiquer que les modestes fruits de notre petite ex-

périence, avec tout ce que cela comporte d'insuffisances et d'améliorations certaines.

A l'arrivée dès le matin, ceux qui veulent raconter viennent avec leurs chaises autour de moi, près du tableau.

15 à 18 suivant les absences.

10 à 12 autres crayonnent (crayons, fusains, craies d'art). J'exige le silence à ces ateliers. Il faut respecter le travail des camarades. D'ailleurs les perturbateurs sont souvent rappelés à l'ordre par les autres. Ils savent aussi que leurs interventions sont toujours bien accueillies, les ailes de la mère poule s'agitant d'aise chaque fois qu'il s'agit de capter un poussin et de l'intégrer à la couvée. C'est tellement plus rassurant de les « tenir » tous en même temps !

D'ailleurs, chaque fois que je relis un texte, je relance leur attention :

« Ecoutez un peu, la belle histoire d'Annie ».

Tous écoutent en crayonnant, j'en suis sûre, leurs visages reflètent leur participation. Souvent un « crayonneur » se détache et vient s'asseoir près de moi (c'est de là qu'on harangue la foule !), et nous raconte lui aussi une histoire, complètement différente du contenu de son dessin, dont il me murmure tout à l'heure l'explication. Son texte sera mis aux voix comme celui des autres.

L'heure du vote arrive : presque tout le monde participe au choix du texte, le texte choisi, nous l'écrivons au tableau.

Alors, on voit se détacher du groupe texte libre, 5 ou 6 enfants que l'exploitation du texte n'intéresse nullement, qui partent crayonner à leur coin, alors que viennent se joindre à nous quelques-uns des « crayonneurs ». Oh ! je pourrais, usant d'autorité, interdire ces mouvements, obliger à l'immobilité ; c'est alors que naîtrait le désordre, mais le désordre morne :

Des bouches baillantes désespérément, des jambes en l'air, des coins de tabliers sucés, une chatouille dans le cou du voisin, des mouvements de balançoires à vous donner

le mal de mer, et par là-dessus ma voix irritée, de plus en plus grinçante !

Non, je les laisse changer d'activités, et ceux qui demeurent pendant la lecture constitueront le groupe solide, déjà « scolaire » si l'on peut employer ce qualificatif à l'école maternelle.

Ils veulent suivre la lecture et meneront le travail jusqu'au bout.

Nous composons, imprimons. J'ai préparé avec des calques le texte à écrire, à illustrer, le travail ne manque pas.

Qu'est devenu le groupe « crayonnage » ? il a « éclaté ».

a) une partie, celle qui a participé de loin au travail du texte libre, indépendamment du graphisme, réclame de l'écriture, c'est-à-dire le texte choisi.

b) une autre partie se joint à l'équipe d'imprimerie,

c) quelques-uns illustrent pour le journal,

d) reste un « carré » de 4 à 5 qui m'attend de pied ferme, pour commenter son dessin, d'aucun consentiront à de bonnes explications, même à copier une partie de la légende, soit en écrivant réellement suivant le modèle, soit en gardant une autonomie telle que la légende est déjà « écrite » avant que je n'aie pu intervenir.

« J'ai déjà écrit ! me dit-on. Inutile d'insister ! »

Enfin les derniers, les inaccessibles me tendent leur travail sans mot dire. Ceux-là, inutile de les pressurer, ils évoluent dans un monde bien à eux, d'où il serait dangereux pour leur équilibre, de les en sortir de force, et dont le graphisme les libère, et je pense à Dominique, qui depuis la rentrée, crayonne, crayonne silencieusement, à perdre haleine, le matin, et qui l'après-midi, à l'heure où tous les ateliers fonctionnent, « chipe » des feuilles à l'imprimerie pour essayer de reproduire les textes ; à Eliane qui a crayonné d'octobre à mai et qui m'a apporté un jour, un texte qu'elle avait lisiblement reproduit, si lisiblement, si soudainement que je fis

mon enquête d'adulte pour contrôler ses dires ! et c'était vrai ! miraculeux ! Eliane savait écrire sans exercices d'initiation à l'écriture, sans souffrance. Le graphisme libre lui avait magnifiquement délié les poignets. Ses textes n'abondaient pas dans le journal mais ses dessins y fleurissaient à chaque page. Ses graphismes évoluaient avec aisance, et ses bonshommes riaient, heureux et libérés.

Il suffit de marcher devant...

On pourrait me reprocher :

« Et alors ? Ceux qui ne s'intéressent pas aux textes, qu'en faites-vous ? Vous les abandonnez à leur triste sort ? Vous négligez de les amener à cette formidable conquête que représentent pour l'enfant, la lecture et l'écriture ? ».

Eh oui ! je les abandonne, ou plutôt j'ai abandonné ce désir « d'accrocher » tout le monde, à tout prix, au même intérêt. J'ai abandonné ce souci perpétuel et débilitant de mener tout le monde, de front, à la conquête d'un but identique, cette volonté de mener à bien, tout un troupeau dans le même chemin.

Le berger y arrive, mais il lui faut un chien, un chien qui aboie, un chien qui mordille, et devant lequel les agneaux fuient, épouvantés, bondissant de rocher en rocher au risque de se rompre les pattes. Il faut alors que le berger usant de douceur et de persuasion, aille lui-même reprendre l'agneau tremblant.

Longtemps, j'ai été à la fois, le chien et le berger, aboyant pour que tous mes enfants parcourent la même route, poussant ici, menaçant par là, retournant en arrière pour récupérer les affolés, dont le regard égaré semblait me dire : « mais reviens donc à toi... ».

Et je me suis reprise.

J'ai attendu lui tendant la main, que chacun prenne son chemin.

Attendre... là réside la solution du problème, attendre que l'enfant pousse une porte, l'y suivre, torche en main pour éclairer son chemin et lui en faciliter l'accès. Il ne s'intéresse pas au travail du texte commun, à toi de trouver ce qui l'intéresse. Comment le sauras-tu si tu ne le laisses pas manifester dans la vie et sous la forme qui lui convient son intérêt ?

Le désordre naît, au moment où tu intervies, où tu fêles l'atmosphère dans laquelle il s'est enfermé. Il manifeste alors la même agitation que toi, lorsqu'un coup de sonnette vient troubler la quiétude de l'après-midi que tu te proposais de passer seule, avec toi-même. Tu réprimes difficilement ton moment d'humeur... Tu le réprimes : tu es poli ! La société t'a fabriquée un masque de politesse, que tu sais docilement passer.

L'enfant ne possède pas encore cette souplesse : tu troubles son atmosphère, il réagit, il s'agite, il remue sa chaise... et voilà, c'est le désordre.

Ton troupeau s'égaré, tu aboies ; rien ne va plus ! Tout est à recommencer !

Si l'homogénéité est à ce prix, il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Attends, il faut savoir perdre du temps, et je l'ai déjà dit : chaque éclosion vient en son heure.

Si l'enfant a choisi de te parler, laisse-le parler, s'il a choisi de te « dessiner », laisse-le dessiner, s'il a choisi de te « chanter » laisse-le chanter. Routes du langage, du dessin, du chant, se croiseront un jour, au carrefour lumineux d'une enfance épanouie et libérée, prête à entamer, *volontaire* et consentante, les grandes conquêtes de l'homme libre.

Mme C. Berteloot